

Carnets 15

mai - juin 1997

Directeur de la publication : *Jean François*

Rédaction : *Jean-Pierre Thomasset*

Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

1) <i>Éditorial</i>	5
2) <i>À savoir...</i>	
- Le moment d'allonger	6
<i>Christiane Dias</i>	
- Cela, on ne le trouve pas dans les livres... ..	15
<i>Isabelle Floch</i>	
- Une voix de l'autorisation	25
<i>Frédérique Saldès</i>	
- Le temps dans la cure	28
<i>Annie Tardits</i>	
- Limen... ..	37
<i>Suzanne Boschi - Clauzel</i>	
- Quelques questions sur l'argent en psychanalyse ..	45
<i>Régine Naegely</i>	
3) <i>Annonce</i>	50

Éditorial

Les Carnets 15 sont composés de textes élaborés dans le cadre des *demi-journées cliniques*. Chacun d'entre eux interroge la clinique par le biais d'une question technique.

Lacan, lisant Freud, nous a appris que la psychanalyse est intransmissible par les voies du discours universitaire et enseigné qu'il n'y a de formations que de l'inconscient.

Comment l'École de psychanalyse Sigmund Freud se met-elle à la tâche de nommer le réel d'où se forme l'analyste ? Comment opère-t-elle pour soutenir ce que Lacan a rangé sous le signifiant *école*, quand il s'agit de psychanalyse ?

Le travail dans les cartels, l'enseignement du collègue de la passe, les séminaires déclarés à l'École, les espaces qui croisent leur recherche avec d'autres disciplines, les rencontres (telles les *demi-journées cliniques* dont ces Carnets 15 font trace), les colloques, les publications (les premiers livres de la collection *Scripta* paraîtront chez *Érés* cet automne), les Carnets eux-mêmes constituent l'offre de l'École. L'analytique, ici dissocié de l'institutionnel, laisse ainsi ouverte la possibilité que puisse se repérer que, dans l'après-coup, il y aura eu *effet d'école*.

Issus de ces différentes instances de travail, les textes que chacun-propose de faire paraître constituent le fond des carnets. Le présent numéro inaugure une forme modifiée de présentation et de typographie, effet entre autres des retours au cours de l'assemblée générale de notre association.

Jean Pierre Thomasset

À savoir ...

Christiane Dias

La question que je me suis posée concerne le passage au divan. À quel moment allonger ? Pourquoi ou pourquoi pas ? Qu'est ce qui en est modifié ?²

J'ai travaillé à partir de deux exemples de ma pratique, deux femmes. De la première j'ai reçu une demande d'analyse énoncée comme telle. Je l'ai allongée depuis peu, au terme de plusieurs mois de travail préliminaire. La seconde est une très jeune femme avec qui le travail a débuté il y a quatre ans, en dispensaire. À l'origine dans ce cas il s'agissait plus d'un cri que d'une demande adressée à un psychanalyste, un cri à peine articulé en demande. Cette jeune femme a fait un travail admirable en face à face.

Le premier cas m'a fait travailler au repérage de ce qui m'a décidée à mettre en place le dispositif. Le second m'a fait travailler à ce qui jusqu'ici m'en a plutôt retenue. J'ai essayé de conclure sur quelques considérations générales pour caractériser ces deux expériences de travail.

La première personne est venue à l'analyse, je devrais même dire qu'elle s'y est précipitée, à cause d'un lapsus. Il s'agit de quelqu'un qui a opté pour une conduite maîtrisée de sa vie. Aussi le lapsus, en survenant dans un contexte inopportun, est-il venu chambouler l'ordre qu'elle avait tenté d'y mettre. Dans la suite de ce premier événement était survenu un oubli également bouleversant, qui avait redoublé un malaise constituant pour elle une énigme. D'emblée cette personne se situait dans le champ de l'analyse. Sa sensibilité à l'inconscient constituait une entrée en matière sympathique, argument favorable, mais non suffisant pour la mise en place d'une cure.

¹ Ce texte a été présenté le 8 mars 1997 au cours de la rencontre ayant pour thème *Questions de technique : sur quels repères s'effectue le réglage de la pratique de l'analyste ?* Le texte de Solal Rabinovitch qui introduisait cette demi-journée a été publié dans les Carnets 14.

² Ce travail a été retranscrit dans le style oral de sa présentation.

Christiane Dias

La question que je me suis posée concerne le passage au divan. À quel moment allonger ? Pourquoi ou pourquoi pas ? Qu'est ce qui en est modifié ?²

J'ai travaillé à partir de deux exemples de ma pratique, deux femmes. De la première j'ai reçu une demande d'analyse énoncée comme telle. Je l'ai allongée depuis peu, au terme de plusieurs mois de travail préliminaire. La seconde est une très jeune femme avec qui le travail a débuté il y a quatre ans, en dispensaire. À l'origine dans ce cas il s'agissait plus d'un cri que d'une demande adressée à un psychanalyste, un cri à peine articulé en demande. Cette jeune femme a fait un travail admirable en face à face.

Le premier cas m'a fait travailler au repérage de ce qui m'a décidée à mettre en place le dispositif. Le second m'a fait travailler à ce qui jusqu'ici m'en a plutôt retenue. J'ai essayé de conclure sur quelques considérations générales pour caractériser ces deux expériences de travail.

La première personne est venue à l'analyse, je devrais même dire qu'elle s'y est précipitée, à cause d'un lapsus. Il s'agit de quelqu'un qui a opté pour une conduite maîtrisée de sa vie. Aussi le lapsus, en survenant dans un contexte inopportun, est-il venu chambouler l'ordre qu'elle avait tenté d'y mettre. Dans la suite de ce premier événement était survenu un oubli également bouleversant, qui avait redoublé un malaise constituant pour elle une énigme. D'emblée cette personne se situait dans le champ de l'analyse. Sa sensibilité à l'inconscient constituait une entrée en matière sympathique, argument favorable, mais non suffisant pour la mise en place d'une cure.

¹ Ce texte a été présenté le 8 mars 1997 au cours de la rencontre ayant pour thème *Questions de technique : sur quels repères s'effectue le réglage de la pratique de l'analyste ?* Le texte de Solal Rabinovitch qui introduisait cette demi-journée a été publié dans les Carnets 14.

² Ce travail a été retranscrit dans le style oral de sa présentation.

Dans son article "Le début du traitement" dans *La technique psychanalytique*, Freud déclare que "le premier but de l'analyste est d'attacher l'analysé à son traitement et à la personne de son médecin." ³ Il insiste sur le fait que la mise en place du transfert conditionne toute interprétation des dires du patient.

Dans ce cas, l'une des toutes premières manifestations du transfert a été un rêve, qui m'incluait, ainsi d'ailleurs que mon divan, un rêve de transfert comme l'on dit, quoique cette expression ne soit pas de Freud.

Il a été dit ici, lors de notre dernière rencontre de travail ayant pour objet les entretiens préliminaires, que la survenue de ce type de rêve décidait souvent l'analyste à allonger son patient. Cela n'avait pas été le cas. Je trouvais qu'il était trop tôt, que j'en savais trop peu, et ma patiente n'était par ailleurs pas encore prête à mettre la mise sur le plan matériel.

Après-coup je trouve moins étonnant, compte tenu de sa pente, que le transfert se soit d'abord manifesté sur ce versant où sont mis au travail les signifiants de l'inconscient. N'y était-elle pas déjà prête en effet dès son arrivée ? Sur l'autre versant, celui de l'amour, le transfert concerne la personne de l'analyste, et ce qui est en jeu, cette fois, c'est l'objet, et la pulsion. Cet aspect est celui évoqué par Freud dans "Observations sur l'amour de transfert" ⁴, quand il parle de la difficulté de maniement du transfert. De ce côté, le pli pris à l'isolation des affects constituait à priori une certaine résistance à s'engager. Je parle aussi de la difficulté à s'engager sur le plan matériel, qui est du même registre.

Du fait de ce retard il y eut ensuite une soudaine accélération du transfert, pas absolument confortable, en réponse à une manoeuvre non considérée de ma part. Je fais référence au fait que par deux fois, j'avais répondu à une demande adressée dans l'urgence, quand j'ai donné le premier rendez-vous, puis à l'occasion d'une demande de séance supplémentaire faite par téléphone. À ce propos il n'a pas été inintéressant de noter après-

³ Sigmund Freud, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, p. 99.

⁴ *Ibid.*, p. 116.

coup qu'il y avait là, dans un contexte différent, une répétition du motif de la demande (motif étant à entendre au sens de motif d'un dessin !)

Ma réponse, perçue comme salvatrice, m'attachait certes ma patiente et mettait en relief les éléments de la demande, mais elle me conférait aussi un peu trop de consistance sur le plan imaginaire. Si dans ce cas l'analyste ne réussit pas à faire un pas de côté, il risque de faire virer la cure à une direction de conscience, et de la rendre tout simplement inefficace.

Le dispositif sert à cela, à l'aider à faire un pas de côté. Encore faut-il trouver le moment d'en user.

Ce qui ici finalement m'a décidée tient à deux choses. D'abord le fait qu'elle ait exprimé, dans la suite d'une séance où elle trouvait qu'elle avait beaucoup parlé, l'intention de bien dorénavant me regarder afin de lire sur mon visage des signes d'appréciation de ce qu'elle me disait.

Quand Freud, toujours dans "Le début du traitement", s'explique sur le dispositif, il argumente précisément sur la nécessité pour l'analyste de se soustraire au regard du patient pour pouvoir en paix se laisser aller à ses associations. Le but et le résultat de cette manoeuvre, je le cite, est "d'empêcher toute immixtion même imperceptible du transfert dans les associations du patient et d'isoler le transfert, de telle sorte qu'on le voit apparaître à l'état de résistance à un moment donné" ⁵. Ici se dessine en perspective la double direction du travail de la cure, qui prend d'un côté appui sur les associations pour déchiffrer le texte, et de l'autre appui sur le transfert pour opérer quelque chose à un autre niveau.

L'autre fait, déterminant celui-là dans ma décision, a été la survenue dans le cadre d'une séance d'un souvenir d'enfance qui se présentait comme un souvenir-écran.

Dans "Remémoration, répétition, perlaboration", Freud dit l'importance des souvenirs-écrans, qui viennent contrebalancer l'amnésie infantile. "Ils contiennent non seulement quelques

⁵ *Ibid.*, p. 93.

éléments essentiels de la vie infantile, mais encore tout l'essentiel." ⁶

Dans ce souvenir, elle se revoit à sept ou huit ans - la scène est précise comme dans le souvenir-écran - prenant des décisions pour son avenir, et à ce qu'elle dit tout ce qu'elle avait imaginé alors s'est par la suite réalisé, à une chose près ! C'est donc à la fois un souvenir prémonitoire et aussi une sorte de souvenir-blason, d'effigie moïque.

En l'allongeant, je tentais le pari de faire déconsister cette image, et de renverser la temporalité. Car les souvenirs-écrans sont en effet bien plutôt reconstruits à partir d'impressions ultérieures et plus précisément à partir de fantasmes. C'est ce que dit Freud de la structure du souvenir-écran ⁷. Et puis il y a aussi déjà autre chose dans ce texte, et comme toujours c'est Lacan qui en a aiguïé la lecture. Dans la séance du 16 janvier 1957 du Séminaire *la relation d'objet*, il rapporte la structure du souvenir-écran à celle du fétiche. Comme le fétiche, le souvenir-écran survient là où on ne voit plus rien, là où la chaîne de la mémoire s'arrête, où la mémoire fait trou.

Alors si la remémoration ouvre sur le fantasme et sur *qu'est-ce d'autre que le refoulement originnaire*, il se pourrait que ce moment n'ait pas été mal choisi pour passer à un autre régime. À sa façon l'analysante a souligné ce passage en remarquant qu'il avait produit un écart de la réalité dans laquelle elle était engluée. Elle a désigné cet écart d'un mot qui est venu équivoquer avec le lapsus du départ, et cette séance est venue s'inscrire en creux de la première, comme s'il y avait là une boucle qui s'était effectuée. Elle a aussi cette fois été très affectée corporellement, rompant là avec une coutumière pratique de l'isolation de l'affect.

L'autre jeune femme, dont je vais parler, n'a pas pris son départ aussi rapidement. Elle a déjà parcouru un long chemin. Il n'eût pas été envisageable de l'allonger jusqu'ici. C'est actuellement que j'en repère la nécessité. D'où un certain

⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁷ Sigmund Freud, "Sur les souvenirs-écrans", in *Névrose, psychose et perversion*, PUF.

embarras à parler d'une question qui est au travail en ce moment même.

Cette jeune femme a commencé son travail sous le signe de l'angoisse pour elle, et de l'inquiétude pour moi. Je craignais une entrée dans la psychose. Elle passait ses séances à pleurer, me faisant le témoin de son affolement. Il n'y avait pas de question dans son adresse, mais la conviction d'être menacée d'un cancer. Elle lisait dans son environnement les signes de ce destin, et agissait sa peur en se précipitant quotidiennement chez le médecin.

Il m'a fallu un certain temps pour repérer dans ce qu'elle disait des éléments qui ont réorienté mon diagnostic. La menace de maladie s'est avérée liée à la culpabilité, et articulée à des éléments du complexe d'Oedipe selon une configuration que j'ai mis encore plus de temps à repérer, peut-être parce qu'elle n'était pas très caractérisée. Ce qui dominait, en vérité, c'était l'angoisse, au point que j'ai pensé : *névrose d'angoisse*. Sans doute parlerait-on à présent plutôt de phobie, mais il n'y avait pas de phobie constituée, pas plus qu'il n'y avait de névrose caractérisée.

Freud classe les névroses d'angoisse parmi les névroses actuelles. Cette notion d'actualité est prise dans sa conception de la première théorie de l'angoisse. Elle a à voir avec la notion de décharge pulsionnelle mais ne pourrait-on plutôt l'entendre comme le suggère ici la clinique au sens d'actualité temporelle, d'univocité du temps ? Quand je questionnais cette jeune femme sur une date, un événement antérieur, elle assurait ne pas pouvoir me répondre car elle n'avait, disait-elle, pas de souvenirs, et surtout pas de son enfance.

Je dirais que mon travail avec elle a d'abord été de me tenir à carreau. Solal Rabinovitch, à qui j'en parlais, a appelé mon attention sur un passage des "Nouvelles voies de la thérapeutique", dernier texte de *"la technique..."*. Freud, parlant des patients phobiques, conseille de commencer par atténuer la phobie : "Ce n'est qu'une fois ce résultat obtenu que le malade

peut disposer des associations et des souvenirs qui vont rendre possible la liquidation de la phobie." ⁸

Pour ma part, je me suis un temps bornée à pointer chaque fois les circonstances d'apparition de l'obsession. Ceci avait pour effet de la mettre en rapport assez clairement avec des mouvements d'agressivité contre sa mère, et aussi avec des motions de tendresse vis à vis d'un père interdit par la mère. Je ne faisais rien d'autre qu'en souligner les occurrences.

Je pense que j'ai avec cette patiente, pendant tout ce premier temps de travail, beaucoup usé de ma voix, de ses intonations, et aussi de mon regard pour lui constituer un refuge de ma présence. Elle-même ne pouvait pas me regarder, elle ne le peut d'ailleurs toujours pas, et pourtant c'est maintenant différent, nous le verrons.

Il y a eu un second temps du travail, marqué par une nouvelle disposition. Puisqu'elle considérait que je l'écoutais par pitié, je l'ai faite payer, un prix modique parce qu'elle était collégienne et que je la recevais en dispensaire, mais qui n'en a pas moins pesé de tout son poids. Le paiement s'est mis à fonctionner comme cadre. Il y a dans ce mode de réglage du transfert quelque chose d'équivalent au réglage apporté par le divan. En fait c'est une partie du dispositif, pas l'ensemble. Je ne pouvais pas l'allonger mais je pouvais la faire payer.

Cette mesure a eu de l'effet à la fois sur la régularité de sa présence et sur sa mise au travail. Elle a commencé à pouvoir associer, mais ceci est devenu sensible surtout à partir du moment où elle n'est plus venue au dispensaire. Elle s'est arrangée pour me faire savoir qu'elle n'avait plus l'âge de fréquenter un dispensaire pour enfants et adolescents, indiquant par là un changement de position et l'affirmation d'une demande.

À la faveur du déroulement de la chaîne signifiante, la prise sur le corps s'est relâchée. D'autres signifiants se sont substitués au signifiant *cancer*. Ce qu'elle désigne maintenant comme butée, c'est son angoisse et son inhibition dans la rencontre avec les

⁸ Sigmund Freud, *La technique psychanalytique*, op. cit. p. 139.

garçons, et aussi son empêchement au travail, son travail d'étudiante. Ce qui est somme toute une plainte assez commune. Elle l'a d'ailleurs elle-même remarqué, s'étonnant de me parler maintenant comme le ferait *quelqu'un de normal*. Elle a ces derniers temps fait encore d'autres remarques, comme par exemple que c'est bizarre de parler à quelqu'un qu'on ne peut pas regarder, ou encore qu'elle sait que c'est de son propre fait qu'elle va mal, et pas de la faute des autres...

Il y a peu le travail s'est accéléré. Il s'est produit un phénomène qui relève du transfert, mais qui n'en est pas moins surprenant, un *transfert de pensée*, évoqué par Freud dans "Psychanalyse et télépathie". ⁹ Elle qui n'avait pas de souvenirs d'enfance, en a rapporté plusieurs d'un coup qui dévoilent assez clairement, plus même que dans l'autre cas, leur rapport avec des éléments du fantasme. Ceci s'est produit, je l'ai seulement réalisé en écrivant, quasiment le lendemain du jour où, dans une occurrence semblable, j'avais décidé d'allonger l'autre patiente. Ces souvenirs, qui ont à voir avec ses peurs d'enfants, lui sont tombés dessus (*Einsfalle*) au moment de l'endormissement. Ils se sont, elle s'en étonne, substitués aux anciennes ruminations sur le cancer.

Pourquoi ne pas l'avoir allongée ? Ai-je raté le moment d'opérer quelque chose qui s'avère nécessaire ? J'ai parlé de butée. Il est clair qu'il y en a une. Elle l'énonce à sa façon sur le mode de la conviction que "ça ne changera jamais !", expression banale de la résistance qui est à l'oeuvre actuellement. Et que je reconnais à présent aussi dans son refus d'une deuxième séance. La tonalité du refus n'est en effet plus la même. Il fut longtemps justifié par la seule expression de son angoisse, et je sentais que c'eût vraiment été trop pour elle. Actuellement c'est surtout la résistance qu'il trahit sous une argumentation élaborée. Quant à ma propre résistance ? Peut-être ne m'étais-je encore pas faite à l'idée de l'allonger, peut-être n'étais-je pas prête encore à en prendre le risque ? Je ne peux évidemment pas dire aujourd'hui

⁹ In Sigmund Freud, *Résultat, Idées, Problèmes*, II, PUF.

comment je vais m'en sortir puisque la manoeuvre est encore à opérer.

Je m'arrêterai là, et essaierai à présent de tirer quelque enseignement de cette présentation. Ce sera assez bref, à peine quelques remarques.

D'abord pour préciser ce qui m'apparaît justifier la différence de tempo et de technique entre ces deux cas. Ce qui diffère d'emblée c'est le degré d'élaboration du narcissisme et le rapport à l'angoisse de castration. Il suffit pour l'illustrer d'opposer : l'image trouée à *une chose près* rappelez-vous ! - dans le souvenir du premier cas, à un cauchemar inaugural, et répété, dans le deuxième cas : "face à un miroir où elle aperçoit derrière elle une femme plus âgée, la jeune femme se brosse les cheveux qui s'arrachent par touffes". Souvenir, cauchemar, ça n'est pas pareil. La jeune femme est dans le trou, pas au bord du trou. Elle n'a pas de protection contre l'angoisse. C'est pourquoi il y a d'abord quelque chose à construire, tandis que dans l'autre cas il est possible de prendre le risque de déconstruire d'emblée. J'ai déjà dit que je ne savais pas quelle route je prenais avec elle. Ce n'est qu'après-coup que, rassurée, j'ai mesuré le travail réalisé. Pour le qualifier aujourd'hui, je dirais que quelque chose a pu se construire côté narcissisme du fait de ma présence (la présence physique de l'analyste), que par ailleurs quelque chose s'est dénoué côté symptôme du fait du déchiffrement. Il y a donc eu les deux, construction et déconstruction.

Le travail est arrivé à un premier terme, qui est celui d'un certain dénouage du symptôme. Ce travail s'est avéré possible en face à face mais il apparaît voué à une limite d'efficacité qui se dessine ici en perspective sous la forme d'une éternisation du transfert et d'un renforcement de la résistance ; à moins d'isoler le transfert à l'aide du dispositif. Je vous rappelle une fois encore cette citation dans "Le début du traitement" : "Il s'agit d'isoler le transfert de telle sorte qu'on le voie apparaître comme résistance à un moment donné", ajouterais-je pour lui faire rendre l'âme, en m'amusant à l'écrit d'en souligner le "à" ? Je dois avouer que

ce que Freud veut dire par *isolation du transfert* me reste encore assez obscur, mais, sans pour autant faire d'amalgame, je me suis demandée si *isoler le transfert* n'était pas aussi *isoler le fantasme* afin d'en permettre la construction. C'est de ce côté que se situe une fin possible. Tandis que de l'autre côté, celui du déchiffrement, il n'y a pas de fin envisageable.

Isabelle Floch

Sur quels repères s'effectue le réglage de la pratique ? Cette question me semble différente, même si elle s'y articule, de celle que l'on se pose habituellement quand on rend compte de la clinique. Dans ce genre d'exercice, les repères, qu'ils soient transférentiels, signifiants ou encore structuraux sont seuls mis en avant au bénéfice d'une élaboration théorique et conceptuelle, sans que le réglage de la pratique de l'analyste soit pour autant évoqué.

Mettre en relation les repères avec le réglage de la pratique ouvre sur une autre perspective ainsi que sur d'autres soucis, ceux d'interroger ces repères en relation directe avec qui les lit dans la cure et du coup, d'impliquer qui effectue ce repérage et de mettre son acte à la question.

Tenter de témoigner de ça n'est pas habituel. On peut d'ailleurs se demander à quoi ça sert, en arguant du fait que ce qu'on pourrait dire de ça est intransmissible, que cela regarde chacun et qu'on risque, en le mettant sur le tapis, d'élucubrer à partir de coordonnées trop subjectives, trop personnelles, bref imaginaires.

Ces objections, pour légitimes qu'elles paraissent, ne font pourtant que laisser dans l'ombre ce que nous partageons tous, parallèlement au discours, à savoir la pratique, la pratique au quotidien.

Dimension de partage dont l'aspect intransmissible n'empêche pas de parler et que la tendance à marginaliser au profit du savoir théorique et de ses énoncés me semble justement mériter que l'on s'y penche un peu plus.

Partons de là, et affirmons que les liens de travail entre analystes ont aussi à faire avec ce qu'ils vivent, avec ce qui leur échappe dans leur cabinet, avec ce qu'ils éprouvent, avec leurs

¹ Texte présenté le 8 mars 1997 au cours de la demi-journée consacrée aux questions de technique.

tâtonnements, leurs inventions, et qu'à ne pas prétendre être exemplaire et à pouvoir tout dire, on peut alors s'essayer à parler de comment on tient son "marteau", pour reprendre l'image employée par Freud dans *La technique psychanalytique*. Pourtant l'on peut constater que la pratique a tendance à être retranchée du discours sans parler de la clinique dont on ne parle que dans les lieux réservés à cet effet.

Au passage, j'ai remarqué que l'expérience oblige à un constat peu rassurant puisque si c'est se risquer que de parler de sa pratique ce n'est pas seulement parce que l'on risquerait sa parole au sens de sa castration, mais aussi que l'on vous la fait subir bien vite par le biais de l'effet d'insuffisance que produisent les témoignages de la pratique, insuffisance au regard du savoir théorique dont ceux qui s'en font les porte-parole et par là s'assurent d'une position de maîtrise ne font que renforcer ce caractère d'insuffisance et du même coup l'inhibition à parler qui en découle.

Le réel est en jeu dans toute pratique, et il ne s'agit pas de dire qu'il prend la place du repérage mais plutôt qu'il l'accompagne. Comment ce réel concerne l'analyste et comment il s'en débrouille c'est ce dont témoignent assez ses éventuelles "interlocations".

Qu'est ce qui m'a pris ? D'où l'ai-je su ? surprise et méditation dans l'après coup, avec, bien souvent, la nécessité d'en faire part à un autre.

Pourquoi je me suis tue à ce moment ? et là, pourquoi j'ai parlé ? pourquoi je me lève à présent et arpente l'espace ? pourquoi est ce que j'appelle cet analysant par son nom propre ? et tiens, me voilà en train de déplacer bruyamment des objets sur mon bureau...

- «Vous le faites, vous ? ah bon ! vous le faites... Voilà qui me rassure. Et pourquoi vous le faites ?»

- « Parfois oui, je le fais, m'a t-on répondu. J'ai pris un verre, y ai versé de l'eau pour mettre en rapport ce bruit avec l'objet de la pulsion orale affleurant dans le discours du patient, voyez-vous, j'ai ainsi actualisé la présence de l'objet.»

- «Ah...»

On ne trouve personne pour pratiquer à sa place. C'est là que ça commence.

Relisant le journal que Freud tenait après ses séances avec l'homme aux rats j'ai été frappée de la vivacité et de la fraîcheur de son témoignage. Freud y met en pratique sa technique de l'association libre, mais c'est surtout le transfert qui se trouve au premier plan. C'est principalement à partir de ses effets, par ailleurs magistraux, que Freud intervient et élabore dans l'après-coup sa théorie. Freud est pris jusqu'au cou dans ce que lui prête le Docteur Langer et on peut observer de très près comment il se tire ou ne se tire pas d'affaire. Freud en séance explique, rappelle, intervient. Tenant son journal, il prend un soin particulier à décrire les réactions de son patient, les affects qui le submergent, mais aussi ce que ces réactions lui évoquent, à lui, Freud.

Ce que j'apercevais c'est que Freud s'appuyant sur le repère des transferts, comme il les appelait à ce moment, ne faisait pas pour autant l'économie du reste.

Pour exemple, je citerai un passage : "La séance suivante est remplie par le transfert le plus épouvantable..." Freud rapporte que son patient lui dit "qu'il sait qu'un grand malheur s'est jadis abattu sur ma famille. Un de mes frères, garçon de café, a commis un assassinat à Budapest et a été exécuté. Je pars d'un grand éclat de rire : d'où sait-il cela ? Là dessus, tout son affect s'écroule" ².

Freud, analyste, fait non seulement comme il sait, mais aussi comme il sent, et l'on ne peut réduire la raison de ce faire là au simple fait qu'il occupait à l'époque une position de découvreur.

Même si le savoir a évolué et que nous ne sommes plus logés à la même enseigne, même si les coordonnées qui font repère se sont enrichies de la notion de signifiant et des mathèmes par exemple, il me semble pourtant que nous aussi nous avons affaire à une découverte à chaque fois, découverte

² Sigmund Freud, *L'Homme aux rats, journal d'une analyse*, PUF.

qui confronte chacun à son faire, faire dont l'épreuve pour moi a consisté à savoir y faire avec le transfert. À ce propos, j'ai pu faire un constat très simple, c'est que rien dans ma cure ne m'avait préparée à son maniement, sauf d'avoir pu observer comment l'analyste s'était débrouillé avec mes propres résistances.

C'était moi qui avais transféré, et je ne savais pas grand chose de la situation où l'on allait transférer sur moi. Bien au contraire, j'étais plutôt occupée à bricoler les coordonnées théoriques que je possédais et à tenter de les mettre en rapport avec ce que j'entendais, masque référentiel qui me protégeait des effets de haine et d'amour que de ce fait je ne pouvais supporter, encore moins accueillir. À tel point qu'un jour, quand tomba en contrôle la fatale question : "Et là, où pensez vous que vous êtes située ?" j'ai répondu : "mais...euh... dans mon fauteuil ?". Cela pose la question de savoir si les débuts du praticien ne se trouvent pas inévitablement référés à l'expérience de son analyste, du contrôle, d'une vogue institutionnelle, d'un conseil amical ou d'un axiome théorique.

C'est parce qu'il m'est arrivé de ne pas suivre un conseil formulé fermement en contrôle que j'ai pu accepter de pratiquer autrement, non sans que sur le moment la liberté que je m'octroyais sans réfléchir m'ait plongée dans un doute angoissé. Contrairement à ce qu'on m'avait recommandé, j'avais appelé une patiente qui ne donnait plus de nouvelles et elle avait pu entendre qu'il valait mieux venir à sa séance plutôt que d'avalier les cachets qu'elle s'appropriait à prendre.

Après coup, je me suis demandée qui, dans cette affaire, savait, puisque je me rendais compte que ce que j'avais pu rapporter de cette patiente en contrôle constituait certes un certain savoir, mais qu'il était différent de celui que j'avais en tant qu'analyste dans la cure et que ce savoir là n'avait pas été transmissible. De quel ordre était-il, puisque c'est à partir de lui que j'avais réglé ma pratique, indépendamment des repères structuraux, indépendamment des consignes qui m'avaient été données, elles mêmes formulées à partir de ces repères ?

J'avancerai que la relation entretenue par chaque analyste avec les différents savoirs est déterminante pour sa pratique : qui suis - "je" quand je parle dans les cures ? De quelle place s'énonce ma parole, de celle de l'analyste ou de celle de l'analysant ? Ce que je dis, est-ce que je le sais autrement qu'en terme de purs énoncés auxquels je m'identifie, mots de passe dans les groupes, pitons phalliques qui m'arriment au rocher analytique ?

Où est ma part d'énonciation ? est-ce de cela dont parle Lacan quand il nous dit *savoir crû en son propre* à propos de l'analyste ; cela, un savoir théorique comme éprouvé par chacun à travers l'expérience de sa propre cure ?

À quoi, fondamentalement, l'analyste est-il assujéti si ce n'est à son énonciation, tout comme les analysants, énonciation qui suppose pour l'analyste sa division et un certain savoir à son propos. Ce certain savoir met en jeu l'objet qui le divise et dont il y a intérêt qu'il en sache un bout s'il prétend venir représenter sa place pour un autre.

Ce savoir là, je pense qu'il est fondamental pour la pratique qui, sinon, va en chercher ailleurs les principes, ce qui rend difficile de pouvoir questionner son acte autrement que de façon moiïque ou surmoiïque. Mais un savoir venu de sa propre cure, un savoir de son histoire et de sa structure n'est pas suffisant. L'analyste est situé dans un discours, celui de la psychanalyse et de ses énoncés. Ce savoir là, qu'en fait-il, que vaut-il s'il n'a pas été ressaisi par lui, s'il n'a pas fait l'épreuve de ses attendus dans sa propre cure ?

Cela, je le sais, non pas parce que Lacan ou Freud l'ont dit, mais parce que s'ils l'ont dit, c'est que c'est vrai, vrai parce que je l'ai vérifié sur un divan et alors c'est autrement que je joue mon rapport au savoir théorique.

Ce savoir de l'analyste, ce savoir jointé au discours de la psychanalyse existe et on ne voit pas pourquoi on limiterait le savoir de l'analyste à ce qu'il a appris de son histoire et de sa structure. Les avancées que l'on fait dans la cure ouvrent la

plupart du temps à l'intégration de concepts restés obscurs le temps d'avant.

Ce savoir là autorise autrement. Il n'est pas idéal et s'il confronte l'analyste à ne pas pouvoir garantir son acte de l'extérieur, il lui offre aussi l'occasion d'opérer d'une place où il est plus disponible à ce qu'il perçoit.

La relation analytique, comme chacun sait, ne ressemble à aucune autre. Si on la distingue de ce qui s'échange dans la vie courante, par exemple sur le plan de l'écoute flottante, où on fait peu de cas des énoncés et du sens, et si on la distingue également sur le plan du miroir où se déjoue, se détourne la complémentarité dont cherche à s'assurer l'analysant, on peut ajouter que l'analyste, en principe, n'ayant plus à s'assurer de la sienne à travers son patient a le champ un peu plus libre pour percevoir à partir d'un autre bout que l'habituelle saisie imaginaire. Du moins peut-on l'espérer. Ceci importe, car de là il est en contact plus étroit avec des éléments qui ne sont perçus habituellement qu'au travers d'un voile. Cette perception plus brute, je veux parler de la perception de la pulsion, est en jeu elle aussi et cette part de réel peut aussi orienter l'analyste.

J. D. Nasio dans son livre *Les yeux de Laure* donne un bel exemple de ce phénomène. Après une séance il surprend sa patiente assise en train de pleurer sur son palier. L'analyste dit qu'à ce moment il ne l'a pas vue pleurer, mais qu'il a vu "des yeux pleurer". C'est ainsi que se formule pour lui immédiatement ce qu'il perçoit et dont il se guidera à la séance suivante pour interroger quels étaient les jouets que Laure avait petite fille et qui amèneront cette dernière à parler des yeux d'une poupée à laquelle elle s'était identifiée petite fille, puis à une peinture représentant une jeune fille au regard triste accrochée au dessus du lit de sa soeur disparue et dont elle n'avait pas fait le deuil.

Pour en revenir aux savoirs, un autre savoir encore est le savoir qu'on suppose à l'analyste, savoir inconscient de

l'analysant qui lui est prêté dans le transfert et que l'analyste supporte ainsi que la part de réel rejetée sur sa personne.

Cette part a des effets sur l'analyste sous la forme d'actes manqués, de lapsus, de rêves ou encore, chose que j'ai constatée en m'en étonnant, de ce qui pour moi se manifeste sous forme d'oubli. J'oublie la plupart du temps d'une séance à l'autre ce que disent les patients, et cet oubli n'est pas de l'ordre de ceux de la vie courante que l'on peut mettre sur le compte du refoulement.

Pour en parler, m'était venu d'abord le terme d'*amnésie* qui me paraissait plus juste pour caractériser cet effet de blanc, de coupure radicale qui m'empêche de me souvenir et qui disparaît avec la présence physique de l'analysant. Le discours me revient d'un seul coup à peine s'allongent-t-ils.

Ce petit phénomène, si je l'avais seulement mis sur le compte du refoulement, je l'aurais refoulé du même coup, lui réglant son compte au titre de rebut et sous le prétexte qu'il n'était pas du noble registre de l'interprétation ou du maniement du transfert.

J'aurais eu tort, puisqu'à m'y pencher plus précisément, je constatais que l'oubli du dire du patient entraînait parfois autre chose qui pouvait me servir de point de repère, assez utile, en ceci que de là, mon affectation dans le transfert pouvait parfois s'en déduire.

Une patiente s'allonge et déclare qu'elle a complètement oublié de quoi elle parlait à sa dernière séance. Elle vient de se faire licencier le matin même, ce qui justifie assez qu'elle ne se souvienne de rien. La réalité prend le dessus entièrement. Son patron est un nul, un nul, un nul !... Elle ne trouve pas de qualificatifs assez dépréciatifs pour en parler, elle se pose en victime et tient à m'en faire la démonstration à partir de tout ce qui peut servir à me le prouver. Voici à peu près tout ce qui m'est passé par la tête en l'écoutant. D'abord qu'elle résistait, la belle affaire ! Bien sûr, et aussi, que c'est une hystérique. Et que l'ordre du jour de sa réalité psychique était le meurtre du père, ce que pouvait confirmer l'angine chronique dont elle se

plaignait depuis deux mois environ, et aussi que je me trouvais en position maternelle qu'elle prenait à témoin des tortures subies à cause de ce monstrueux patron.

Si je me souvenais de ce qu'elle avait dit à la dernière séance, (que pour sa mère la douleur et la souffrance étaient des valeurs que seule la patiente pouvait partager et que de ce fait son père se trouvait exclu), c'était à la place de l'oubli de cette patiente. J'étais devenue ce que je savais, c'est à dire ce qu'elle avait à oublier, ceci me faisant consister imaginativement.

Cela découlait directement de ce qui pour moi au départ n'était rien d'autre qu'une énigme, pourquoi j'oubliais et me souvenais quand l'analysant oubliait, énigme qui, parce qu'elle avait été accueillie comme telle, faisait son chemin de pensée.

Ce que je ne savais pas, de la même façon, c'est pourquoi dans la séance je m'étais soudain levée. À quel moment déjà ? au moment où elle se plaignait d'être de nouveau obligée de demander de l'argent à sa mère et que sûrement elle allait arrêter l'analyse, et après qu'elle soit restée sourde, contrairement à son habitude, à tous les encouragements que je lui prodiguais pour associer. Je me suis levée, fort peu amène, ai déclaré que cela n'allait pas du tout, mais pas du tout, mais alors vraiment pas du tout !

Que cela ait fait coupure dans sa plainte et l'ait renvoyée à tenter de s'y situer, ainsi que de dire ce qu'elle y cherchait et auprès de qui, c'était le but et ça a marché. Tant mieux. Mais ce n'était pas sûr. Ce qui était sûr, c'est que j'avais agi sans savoir ce que je faisais, agi à partir d'un autre savoir que celui qui m'avait fait repérer sa position dans le fantasme. Je l'avais fait de ce qui excédait mon savoir théorique. Je repensais au *nul, nul, nul* qui avait inauguré la séance et aussi au *ça ne va pas du tout* que j'avais dit trois fois. Sans qu'il soit question de réagir sur le sens de ce qu'elle disait, j'avais réagi à la fois en repérant le vœu de mort, et sans avoir à en parler, j'avais fait entendre, rythmiquement, une limite, j'avais redressé en écho la barrière phallique qu'elle tentait de renverser. Peut-être c'était ça que j'avais fait. Pourquoi j'avais dû me lever me paraissait un peu plus clair. J'avais eu la

sensation que mon corps consistait comme un ciment au fur et à mesure de ce qu'elle racontait. Assise, je restais la mère encourageante qui demande d'associer. Debout, je passais à une autre figure.

Mais enfin, pourquoi étais-je intervenue ? j'aurais pu me taire. Non, la preuve !

Je proposerai ceci, que la pratique de l'analyste se règle sur ce qui peu ou prou excède son savoir, sur un repère qui, bien qu'en provenance du discours qui déploie les signifiants donne accès à la structure et met en place le transfert, ne suffit pas nécessairement à lui servir de balise pour régler sa pratique. Structure, signifiant, transfert, formation de l'inconscient, jouissance phallique, jouissance de l'Autre, meurtre du père etc... on peut les repérer avec son savoir, mais ce n'est pas uniquement à partir de ce repérage que l'on arrête une séance, que l'on en propose une deuxième, que l'on augmente le prix, que l'on s'exclame, que l'on soupire, que l'on interprète, que l'on se lève, que l'on pose soudain une question. Un savoir non dit, pas encore à jour, oriente et accompagne le repérage qui provient d'un perçu, d'un invisible en jeu impossible à dire sur le moment mais qui décide du réglage à tous les coups.

Parler de tact, de style, de talent, d'art, de technique de l'analyste c'est suggérer le doublage permanent du réel à l'oeuvre dans la pratique et qui fait qu'en effet, pas une cure ne se ressemble et qui rend d'un autre côté les pratiques si diverses, indépendamment des appartenances théoriques.

Je dirais que c'est à l'aide de cette part là que l'analyste tire sa propre mesure, indépendamment des instances de contrôle individuelles ou collectives. C'est ce qui reste, ce qui lui reste en propre, sorte de mise inéluctable avec quoi il opère, rate, invente, avec quoi il se débrouille et qui foment sa marge vive où naissent et s'élaborent ses questions, questions qui ne peuvent émerger que de là où le savoir défaille, est mis en défaut.

Ce point est sans doute à relier à la question du désir de l'analyste, à cet x , x qui assujettit sa théorisation et en fait une conséquence de ce désir, théorie à lire comme succession, comme ce qui suit. Aussi bien, on ne peut pas dire que cette théorie soit vraie, mais qu'elle est juste, juste comme conséquence du désir en jeu, de même que l'acte de l'analyste ne peut être dit ni vrai, ni faux.

Cela nécessite le lien associatif et que là se confronte la pratique avec d'autres.

Le confortable fauteuil cache l'inconfort du funambule, position de l'analyste sur le fil qui marque la ligne de partage entre deux formes d'écueils, dont je tiens à dire que les décrire n'en protège sûrement pas.

L'un est connu et est le plus mis en question sans doute, du moins dans cette école : c'est celui de méconnaître le réel à l'oeuvre dans la pratique pour mieux asseoir la position du maître et de l'université. L'orthodoxie et la rigidité sont les formes imaginaires dont se prévaut la conduite des cures quand le savoir de référence se prend pour la vérité.

Mais il existe un autre écueil, celui de se refuser, comme analyste, à savoir quoi que ce soit sous prétexte que ce savoir serait un voile à la vérité.

Il est courant d'entendre les analystes déclarer qu'ils ne savent rien et s'interdire dans les cures de mettre ce qu'ils savent au service de la vérité, c'est à dire de pouvoir s'en servir comme outil. De quoi aurait-on peur, sinon de confondre ? comme si ce qu'on savait était la vérité ? Question...

Cette position m'évoque celle de l'hystérique qui entraîne que, souvent, les analystes parlent de leur clinique comme s'ils ne savaient rien, ou encore ne s'aventurent jamais à parler de ce qu'on ne peut savoir vraiment, ou encore n'en parlent que pour constater leurs erreurs ou leurs échecs, comme s'ils donnaient la preuve que, vraiment, ils n'ont pas su...

Frédérique Saldès

La praxis de la théorie est fonction des moments de sa propre analyse. C'est à dire des façons dont la théorie, les concepts ont pu se subjectiver. On n'opère pas en effet avec des concepts mais avec ce qu'on a pu en réaliser. C'est pourquoi il n'y a pas de savoir constitué sur la technique. Même s'il y a les écrits de Freud sur la technique ou pour Lacan "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", ces textes laissent sans réponse la question de l'usage que chacun saura en faire dans la pratique puisqu'ils renvoient chacun à sa position singulière dans le discours, la façon dont il l'habite ; ce qui s'appelle un style. Par exemple, parmi la quinzaine d'énoncés forgés par Freud sur la règle fondamentale, tous centrés autour du *tout dire* et qui se déplacent avec Lacan sur le *dire n'importe quoi*, que va-t-on énoncer ? quand ? comment ? Ces petites consignes de base qui ouvrent à ce lieu où les conventions prétextes n'auront plus cours vont véhiculer la doctrine ; où en sommes nous par rapport à elle ?

Un jour j'ai constaté que je ne pratiquais plus comme avant. Cet *avant* se situe forcément d'un *après*. Mais c'était quand l'avant de cet après ? Avant de consentir au dénouement, rien n'a lieu. Y consentir c'est découvrir soudain que "le temps parfois attend son heure pour faire advenir ce qui était déjà" ².

Avant je me tenais dans le silence. Je me tenais dans le silence ou je me taisais ? On se tait lorsqu'on se tient dans le mutisme raide et impassible de l'idéal de neutralité, pas forcément bienveillante ³. On se tient dans le silence lorsqu'on laisse place à l'Autre pour faire surgir cet effet de langage qui s'appelle le Sujet. Avant je me tenais dans le silence. C'est après

¹ Texte présenté le 8 mars 1997 au cours de la demi-journée consacrée aux *questions de technique*.

² Jean Claude Milner, *Constat*, éd. Verdier, p. 67.

³ La neutralité dont parle Freud est le corrélat de sa règle d'abstinence : Cf. *Les voies nouvelles de la thérapeutique* Paris, PUF, p. 135.

que je me suis tue. Avant, proche encore de l'effectuation de mon analyse, sans aucun passé avec les institutions analytiques, j'étais libre d'entendre. L'entendement ne me forçait pas à comprendre, je savais écouter, je le savais du savoir textuel issu de ma propre cure - *crû en son propre*. - Je savais écouter ce qui se disait avec ce qui ne peut pas se dire, avec l'impossible à dire. C'est après que je me suis tue, quand le parcours de l'autorisation s'est trouvé entravé par un passage par l' E.C.F. Sans doute ai-je à chercher au niveau de ma propre analyse l'option de ce temps de fermeture. Ce n'est pas que ce temps fut négatif. Dans ce cadre j'ai lu. Mais l'idéologie de sens unique qui à l'époque se mettait en place ne laissait pas le temps de forger à sa main les concepts, et sous la pression des camarades et des confrères, comme eux je faisais l'économie de mon propre *retour à Freud*. Cela permettait de gagner du temps dans un contexte institutionnel où la compétition était aux commandes et les textes de Freud refoulés, même si l'I.P.A. faisait retour dans le mode de fonctionnement du groupe à son insu.

Il est sans doute plus facile de débusquer l'identification à tel ou tel trait de son analyste, comme il arrive toujours au début ; un énoncé, une intonation qui surgissent et mettent en perspective soudain l'écart entre l'idéal qu'il incarnait et l'objet dont il aura été le support. Plus facile sans doute parce que plus singulier, de débusquer cette identification que l'incidence d'une structure de groupe sur sa propre pratique. Insidieusement, pendant un certain temps, l' E.C.F. a fonctionné comme *un sujet supposé savoir restauré* ⁴. Ce qui s'était approché dans la cure du défaut dont s'origine et se soutient la psychanalyse se trouvait démenti par le mot d'ordre de *fidélité à Lacan*. Ce noeud de la fidélité peut s'écrire : I.R.S., avec I aux commandes, R en souffrance, S en final comme priorité donnée en tout au symbolique. Pendant un temps ce mot d'ordre de la fidélité a nourri le *je n'en veux rien savoir* et servi de bouchon au manque de l'Autre. De ce fait le rapport au savoir glissait vers le

⁴ Cf. B. Lemérér, "Questions d'extension", *Les racines de l'expérience*, La Lysimaque.

symptomatique recouvrant cet autre savoir qui est le désir de savoir ⁵. Le manque de l'Autre : Freud y situe la fontion paternelle c'est à dire cette butée où le désir trouve sa condition. Là est à situer le refoulement originaire, c'est à dire l'exclusion d'un signifiant premier. L'analyse fondamentalement a à faire à cette béance. L'institution peut se proposer de venir recouvrir cette béance pour le confort de chacun.

Après c'est maintenant et maintenant prenant la mesure de ce qu'une orientation institutionnelle peut détruire de la psychanalyse, de ses raisons, ceci demande que nous nous interrogiions à nouveau : qu'est-ce que la psychanalyse ? La psychanalyse est un domaine où un jour quelqu'un vient demander de réécrire son histoire. Elle n'a pas à préjuger de "ce qui parfois pour quelqu'un vaut plus que sa vie même et qui est ce quelque chose qui concerne son être." ⁶ En ce domaine la question d'un repérage par les structures cliniques est secondaire. L'usage parfois réducteur qui en est fait comme d'un savoir établi bouche l'horizon du discours analytique. Ce qui compte est un dire où il s'agit d'entendre si le sujet en question est prêt à s'y engager et à en supporter les conséquences. La psychanalyse en effet est une clinique du discours, c'est pourquoi elle a pour repère le transfert, c'est à dire ce qui situe quelqu'un dans son rapport à l'Autre à partir d'une énonciation particulière. Ce n'est qu'une fois trouvé son ressort que les mots pourront être élevés à un effet et décider de ce par quoi va se mettre en place la technique. En ce lieu, pour "celui qui se prête à être le support de ce à quoi peut s'accrocher ce qui va naître de dire" ⁷, les questions de technique deviennent des questions d'éthique : comment va t-il se laisser causer par des effets de discours ?

⁵ Cf. Jacques Lacan, *Lettre aux italiens*.

⁶ Jacques Lacan, *Séminaire Le transfert*, Livre VIII, éd. Seuil, séance du 3 mai 1961.

⁷ Jacques Lacan, *Séminaire Ou pire*, inédit, séance du 21 juin 1972.

Annie Tardits

Dans deux textes assez anciens de Lacan - 1936 et 1953 - on trouve une indication concernant ce que l'analyste doit régler : il doit fixer les temps et régler la vitesse des deux registres où il opère, l'interprétation et le transfert ; il doit "régler le débit de ses oreilles". Le premier réglage nécessite du tact, soit ce par quoi l'analyste est "averti du rythme" des réactions du sujet, le second nécessite de "faire la détection de ce qui doit être entendu" ².

Un débit et une vitesse mettent en rapport une quantité, ou un espace, avec un temps. Ce qui est au cœur de ces réglages, c'est donc la question du temps : une question qui vaut pour chaque cure et pour chaque séance, une question ordinaire et cruciale de la pratique. Fixer les temps de la manœuvre du transfert et de l'interprétation, c'est fixer le moment : le moment où on commence à faire payer, le moment où on invite un patient à parler sur le divan, le moment où on arrête une séance, le moment où on ne donne pas un nouveau rendez-vous. Il y faut sans doute du tact, c'est-à-dire le sens du toucher, de ce qui peut toucher, émouvoir - car il s'agit bien d'émouvoir le réel. La rhétorique y contribue, dans le registre de la parole ; mais avec quels repères faire culture du tact en matière de temps ?

En 1953, Lacan espère qu'une formalisation permettra de donner des fondements scientifiques à la théorie et à la technique. Il donne trois objets à cette formalisation : la théorie du symbolique, la logique intersubjective, la temporalité du sujet. Or il est frappant qu'il réfère la temporalité du sujet tant à une théorie du symbolique qu'à une logique intersubjective qui survivra à l'abandon de la notion d'intersubjectivité. On peut donc repérer deux directions, ou deux accents, dans son

¹ Ce texte a été présenté le 8 mars 1997 au cours de la demi-journée consacrée aux *Questions de technique*.

² Jacques Lacan, "Au-delà du «Principe de réalité»", in *Écrits*, éd. du Seuil, p. 85, et "Fonction et champ de la parole et du langage", *ibid.*, p. 253.

élaboration de la temporalité qui vaut pour le sujet. L'une s'appuie sur la logique du signifiant avec ses deux dimensions de diachronie et de synchronie à l'œuvre dans l'anticipation et la rétroaction. L'autre s'appuie sur la logique de l'acte où, avec le temps logique, Lacan a fait valoir la fonction de l'objet sous la double modalité du regard et de la hâte.

Ces deux directions ne sont pas strictement réductibles l'une à l'autre même si elles se conjuguent, en raison même du nouage pour le sujet des trois dimensions R. S. I. Parce qu'il est rejeté du champ de l'Autre où aucun signifiant ne répond à sa place, vidée par sa subordination au signifiant, le sujet se supporte, dans son désir, d'un objet. La structure du fantasme, qui soutient son désir et fait "l'étoffe" du Je, lie le *fading* du sujet à la "condition d'un objet" à quoi se réduit son être³. La logique de l'acte articule le sujet, comme pur effet du signifiant, au champ de l'Autre, à son désir, à l'objet. La temporalité signifiante vient à se loger dans le temps de l'acte : les deux scansion suspensives y ont valeur de signifiants, l'après-coup de ces scansion vérifie l'assertion de certitude anticipée. Ce n'est que tardivement, en 1973, avec l'objet h(a)té, que Lacan dégagera la spécificité du moment de conclure par rapport à la répétition signifiante⁴.

Les deux Séminaires *Le moment de conclure*, *La topologie et le temps*, sont, d'un certain point de vue, la reprise de la tentative d'articuler ce pluriel du temps. Le 21 novembre 1978, Lacan commence ainsi : "Il y a une correspondance entre la topologie et la pratique. Cette correspondance consiste en les temps". Dans cette ultime tentative avec la topologie, le toucher et la manœuvre sont engagés, mettant en jeu un imaginaire non réductible à l'image spéculaire mais impliquant la "présence réelle" - soit ce à quoi Lacan en vient à référer l'efficacité de la psychanalyse.

³ Jacques Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", *ibid.*, p. 816-818.

⁴ Jacques Lacan, "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée", *ibid.*, p. 197-213 ; *id.* *Encore*, Livre XX, éd. du Seuil, p. 47 ; E. Porge, *Se compter trois*, éd. ÉRES, 1989 ; *id.* "Le groupe des objets a l'objet h(a)té, le silence", *Actualité des dimensions freudiennes*, Paris, 1992.

Comment régler le temps dans la cure avec ce pluriel du temps ? Il y a une façon de se défausser de cette question qui consiste à se référer à un supposé hors-temps de l'inconscient. On met alors l'accent sur ce que Freud a avancé quant au caractère intemporel des processus du système inconscient ; on néglige la correction qu'y apporte sa théorie de l'après-coup et la généralisation de ce schéma temporel par Lacan. L'indestructibilité du désir inconscient est mise au compte de cette indifférence à un temps confondu avec une durée linéaire, progressive et continue. Fort de cette référence, quoique plutôt démunie pour opérer avec le temps, l'analyste peut alors régler les temps dans la cure, du moins certains temps, sur la codification standardisée d'un *timing*. Cette codification a pu aller jusqu'à réglementer la durée et le nombre des séances, des entretiens préliminaires, la durée et le nombre minimum de séances pour une analyse didactique.

La diversité des pratiques actuelles a rompu avec la réglementation professionnelle, mais pas nécessairement avec la codification d'un standard, fut-il tacite et diversifié. Telle façon de faire avec le temps pourra être commune aux analystes d'une institution, ou d'une "génération". Soutenu ou pas par une théorie du temps, un autre repère entre en jeu dans son réglage : l'identification à l'analyste, à tel ou tel trait de sa pratique. Cette façon commune de faire passe dans la culture, informant la demande des patients, leur attente. Un de ses effets les plus courants est une contractualisation entre l'analysant et l'analyste, qu'elle soit de départ, énoncée comme telle, ou de fait. Ce mode de réglage se réfère, explicitement ou pas, à un savoir technique auquel tous deux seraient assujettis. Il serait nécessaire d'éclairer comment cette supposition d'un savoir technique interfère avec la mise en œuvre du sujet supposé savoir et avec le désir de l'analyste. Il est assez frappant de voir comment certains analystes, croyant pouvoir situer hors transfert ce savoir

technique supposé, y voient une manière de protéger l'analysant contre le désir de l'analyste ⁵.

La question que Freud désignait du "traitement à l'essai", non sans reconnaître que ce temps préliminaire est un premier temps de l'analyse, a été évoquée en janvier à propos de ce qu'on appelle les "entretiens préliminaires". Je ne la reprendrai pas aujourd'hui, je tenterai plutôt de m'avancer dans cette question du temps avec le temps de la séance. Sur quoi règle-t-on le moment où on suspend une séance ? Cette question, ouverte par Lacan, est souvent ramenée à celle de la durée des séances dans une confusion entre l'ordre de grandeur de la durée et la variabilité ou non de cette durée. C'est ce deuxième facteur qui détermine ou non un *timing*, c'est la combinaison de ces deux facteurs qui détermine la diversité actuelle des pratiques. Mais, avec une théorie explicite ou non du temps, c'est une théorie du symbolique, du sujet et de l'acte qui y est en jeu.

Dans sa défense et illustration du *timing*, P. Aulagnier oppose les deux options théoriques majeures en jeu dans le réglage du temps : l'analyste a le choix entre la détermination signifiante et la fonction de la signification. Elle opte pour celle-ci et prescrit l'interruption contractuelle de la séance qui en est solidaire en tant qu'elle permet la construction lente d'un sens à partir des énoncés, des chaînes de signification. Cette option est prise sans interroger comment la fixité du temps va s'articuler à la fixité des mises en scène du désir, soit du fantasme. Se trouve rejetée, et à bien des égards méconnue, l'option qui privilégie l'effet de sens produit par la scansion signifiante, la coupure en tant qu'elle effectue le sujet, l'énonciation plutôt que l'énoncé. Son réquisitoire contre le désir de l'analyste, assimilé à une toute-puissance aliénante, confirme que ce n'est pas l'introduction d'un nouveau *timing* par Lacan qui a fait scandale, même si l'expression "séance courte" peut porter à le croire, mais que c'est la pratique de la scansion, de et dans la séance, solidaire

⁵ Ainsi P. Castoriadis - Aulagnier, "Temps de parole et temps de l'écoute", *Topique*, n° 11-12, octobre 1973.

d'une élaboration du désir de l'analyste comme opérant au lieu de la coupure ⁶.

C'est de ce procédé de la scansion, à l'œuvre dans la variabilité de la durée, mais qui ne s'y réduit pas, procédé au "sens dialectique précis dans son application technique", que Lacan écrira en 1966 : "Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point" ⁷. Il est intéressant de revenir au moment naissant de cette pratique, le moment où Lacan l'expérimente en notant son voisinage avec la technique *zen* comme "moyen de révélation du sujet". Si "une application discrète du principe de son procédé" lui paraît admissible, c'est "pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet", là où la fixation anticipée d'un terme, tant de la séance que de la cure, a un effet d'aliénation. Contre l'emprise de la signification et le non-agir aliénant du *timing*, c'est avec deux repères théoriques que Lacan fonde alors une pratique de la ponctuation, de la scansion : la temporalité langagière liée à la logique signifiante, et le temps de l'acte, construit avec le temps logique et sans cesse réélaboré par des écritures successives.

Ponctuer un texte, c'est produire un sens, le renouveler. Dans la parole, le sens d'une phrase est produit par la ponctuation finale, généralement soulignée par une modulation de la voix. Si chaque élément anticipe sur le suivant, c'est la ponctuation qui produit le sens rétroactivement ; c'est la rétroaction d'un signifiant sur un autre qui donne sa valeur différentielle au signifiant. Lacan a repris avec cette temporalité langagière le *nachträglich* avancé par Freud pour la formation du symptôme hystérique ; en faisant valoir la synchronie de son fonctionnement, il a rendu compte de la répétition qui structure l'inconscient. La pratique de la ponctuation, de et dans la séance, relève de ce double mouvement d'anticipation et de rétroaction. C'est une pratique textuelle, une pratique de lecture et d'écriture. L'effet de sens qui s'y produit est plutôt décanage du

⁶ *Ibid.*

⁷ Jacques Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage, *Écrits*, p. 315-316.

sens par le suspens de celui qui ruisselle dans le discours courant. Qu'une phrase soit interrompue, éventuellement avant son terme significatif, fait valoir que "le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens", que ce sens est "d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre" ⁸. La production du sens comme en attente institue donc le déchiffrement, dont la fonction se supporte du sujet supposé savoir.

Parce que la coupure de la scansion advient dans le transfert, l'effet de sens ne va pas sans un effet d'énigme : qu'est-ce qui est interrompu, souligné, clôturé ? L'articulation des signifiants dans la séance à la fois prend sens et se défait, ouvrant une nouvelle articulation appelée par l'énigme du désir de l'Autre. La pratique de la ponctuation constitue dès lors, pour l'analysant, une voie privilégiée par où le sujet de l'inconscient apprend à lire. Elle peut donc à la fois renforcer le sujet supposé savoir qu'elle requiert et ouvrir la voie à sa chute. Car de cette double opération d'apprendre à lire côté analysant et d'écrire côté analyste, peut advenir la phrase à quoi est supposé le sujet, cette phrase articulée qui est ce "quelque chose à quoi s'ordonne ou peut s'ordonner une vie entière" ⁹. La phrase à quoi est supposé le sujet est d'une autre dimension que le signifiant dont il est l'effet ; elle concerne l'étoffe du sujet, sa réponse fantasmatique au manque dans l'Autre, l'objet qui cause son désir et donc la réalité sexuelle de l'inconscient dont la vérité fait retour dans le symptôme.

Le pluriel du temps, sur lequel Lacan revient avec sa première phrase du séminaire *La topologie et le temps*, concerne le nouage, difficile à élaborer et à effectuer, entre ces deux registres. C'est ce pluriel qui fait selon lui la correspondance entre la topologie et la pratique. Or la référence à une autre dimension temporelle que la scansion signifiante est présente dans le moment naissant de cette pratique du temps qu'est la suspension de la séance. Lacan l'introduit à partir d'une remarque clinique concernant la façon dont cette suspension est "éprouvée" par le

⁸ Id., "L'instance de la lettre dans l'inconscient", *ibid.*, p. 502.

⁹ Id., *Encore*, p. 48.

sujet ¹⁰ : cette ponctuation, "il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, il l'anticipe en la soupesant comme une arme, en la guettant comme un abri".

Cette remarque de Lacan sur la stratégie temporelle qui structure le discours de l'analysant touche au rapport du sujet au temps dans la névrose, qui fait "la base même des rapports du sujet à l'objet au niveau du fantasme" ¹¹. Mais la stratégie temporelle n'est pas absente du tact par lequel l'analyste, averti du rythme des réactions du sujet, règle la vitesse de ses opérations. C'est en effet au regard du rapport du sujet au temps que prend sa portée la question freudienne du bon moment, ni trop tôt, ni trop tard. C'est sur le trop tôt que Freud, instruit par l'hystérie, insiste et on met souvent en valeur l'accent mis par Lacan sur le trop tard en rapport avec la procrastination obsessionnelle. Pourtant, c'est à un trop tôt du *timing* qu'il fait référence pour dénoncer que sa coupure interrompe avec indifférence "les moments de hâte dans le sujet", courant ainsi le risque d'être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, d'y fixer un malentendu. C'est une indifférence à la "trame du discours" ¹².

Ponctuer à tort altère le sens d'un texte. Une ponctuation "heureuse" peut prendre valeur de scansion, au sens des scansions du temps logique, quand elle vient à "précipiter les moments concluants". La dire "heureuse", c'est dire à quel point le réglage n'y est pas de maîtrise et de savoir, mais de tact et de désir, un désir averti du rythme des réactions du sujet dans son rapport à l'objet, un désir qui opère avec le semblant d'objet *a*.

La question pratique du suspens de la séance dans la cure, d'un suspens qui fasse scansion où se précipite un moment concluant, a été l'occasion pour Lacan de s'avancer dans l'intrication pratique et théorique des dimensions de la temporalité du sujet. Cette intrication est propre au temps logique lui-même, qui articule la temporalité signifiante et la

¹⁰ Id., *Écrits*, p. 313.

¹¹ Id., *Le désir et son interprétation*, Séminaire inédit, 15 avril 1959.

¹² Id., *Écrits*, p. 252.

temporalité du rapport du sujet à l'objet. Dans les deux scissions suspensives du mouvement de sortie des prisonniers, les trois instances temporelles s'objectivent et se nouent : l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure. Cette triplicité de temps y est nécessaire, ainsi qu'une triplicité de sujets, pour que se produise la hâte, l'objet h(a)té, qui fait l'acte d'où s'affirme le sujet.

Mais il serait abusif et vain de constituer là une règle technique à appliquer, et à appliquer au seul suspens de la séance ; cette intrication des temps peut valoir pour une séance, pas nécessairement à son terme, comme pour une série de séances. La position nuancée de Lacan à l'endroit de la façon de faire de Freud avec l'homme aux loups indique plutôt la délicatesse de son maniement. Il souligne, en y souscrivant, la hardiesse de Freud, "qui touche à la désinvolture", lorsqu'il analyse ce qu'ont été, avant l'analyse, les processus de restructuration du sujet dans l'après-coup de la scène primitive. Freud néglige les intervalles de temps où l'événement est resté latent - soit ce qu'ont été les temps pour comprendre l'instant de voir - pour privilégier les moments de conclure où s'est décidé pour le sujet le sens de l'événement originel. C'est que, dans l'anamnèse, c'est la vérité et non la réalité qui compte. Mais concernant le temps proprement dit de la cure de l'homme aux loups, Lacan met au compte de la fixation anticipée d'un terme, soit d'un mésusage du temps pour comprendre, le fait que le sujet soit resté "dans l'aliénation de sa vérité", une vérité posée comme déjà là dans le "mirage originel" et placée chez l'analyste qui la garantit de son autorité ¹³.

"Une coupure ne suffit pas à faire un nœud, il y faut de l'étoffe" ¹⁴. Pour faire ce tissu, dont Lacan dit que sa primauté est "nécessitée par la mise en valeur de ce qui fait l'étoffe d'une psychanalyse", il faut que la chaîne des signifiants se tisse à ce qu'il a pu appeler la "trame du discours". Le temps qu'il faut pour "défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole", ce qui s'est

¹³ *Ibid.*, p.256 et 310.

¹⁴ Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, inédit, séance du 9 mai 1978.

tissé par le dire et l'impossible à dire, entre chaîne et trame, entre langage et corps, c'est le temps qu'il faut, plutôt logique, pour que se produise l'objet *a*. Ce temps de l'objet pour le sujet, Lacan s'y référerait, avec d'autres catégories, en 1953, comme "temps de la création d'un objet symbolique et [...] moment d'inattention où on le laisse choir" ¹⁵.

¹⁵ Jacques Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage", in *Écrits*, éd. du Seuil, p. 313.

Que se définit-il sous le terme d'entretiens préliminaires ? La réponse à cette question peut sembler une évidence - et fonctionne comme une évidence - mais d'une évidence telle qu'elle ne se dit trop souvent que dans l'implicite.

L'implicite ne serait-il là que pour masquer la plus grande perplexité quant à ce temps particulier du préalable à la cure, impression qui peut être renforcée par la quasi-inexistence de travaux sur ce thème dans la littérature analytique.

Pour autant, s'il est un constat qui fasse consensus, c'est bien celui qui consiste à faire de la conduite de ce qu'il est convenu d'appeler les entretiens préliminaires, un élément déterminant dans la cure - élément dont la mauvaise appréciation peut aller jusqu'à en interdire l'effectuation.

Si apparemment ce questionnement semble déserté par la littérature analytique, il serait faux d'en déduire qu'il n'en est jamais question dans l'œuvre de Sigmund Freud ou dans les enseignements de Jacques Lacan.

Chez Freud, nous le trouverons de façon très explicite dans la *Technique Analytique* sous l'intitulé "Le début du traitement" texte de 1913.

Concernant Lacan, cela sera logiquement dans le Séminaire sur le transfert que des indications pourront être trouvées, (logiquement puisque *au commencement de la psychanalyse est le transfert*)² mais, et cela peut orienter la réflexion, nous trouverons de précieuses indications dans le Séminaire intitulé *L'acte psychanalytique*, ce qui laisse entendre que les entretiens préliminaires sont au cœur même de l'acte analytique ou plus exactement inaugurent à l'acte analytique. Ce qui amène à poser

¹ Ce travail a été présenté dans le cadre de l'après-midi clinique du 01 février 1997 ayant pour thème "Les entretiens préliminaires".

² Jacques Lacan, Proposition de 1967, Scilicet 1.

la question du bien fondé de l'appellation "entretiens préliminaires" - je n'ai, pour ma part, pas pu retrouver d'où venait cette expression. Je ne l'ai pas trouvée chez Lacan, quant à Freud, si l'on trouve effectivement le signifiant *entretien* et le signifiant *préliminaire*, ils ne sont absolument pas conjoints, bien au contraire.

Dans le texte de 1913 auquel il a été fait référence plus haut, Freud parle de "préliminaires au traitement analytique", de "court traitement préliminaire", il y préconise un traitement d'essai de une à deux semaines. Il précise aussi dans ce texte que ce traitement d'essai permet de repérer si le cas se prête ou non à l'analyse, et ce, sans dommage pour le patient, qu'il présente par ailleurs l'avantage de faciliter le diagnostic mais, il y a lieu d'insister là, *cet essai préliminaire constitue déjà, dit Freud, le début d'une analyse et doit se conformer aux règles qui la régissent.*

Notons aussi que la notion de diagnostic, telle que Freud l'amène là, reste totalement spécifique au champ analytique et ne peut se confondre avec un diagnostic médical, soit différentiel - le diagnostic ici en cause est celui de risque de début de paranoïa c'est à dire le groupe paranoïa - schizophrénie.

Dans ce texte, Freud nous met en garde de ne pas confondre lourdeur symptomatique (présence de symptômes très invalidants) avec la gravité d'un cas, en l'occurrence pour nous, inaccessibilité au traitement. Je cite Freud : "On est souvent obligé de se demander lorsque l'on a affaire à une névrose avec symptômes hystériques et obsessionnels peu marqués et de courte durée, si l'on n'a pas affaire à un début de paranoïa et également si l'on ne risque pas de voir surgir, à un moment donné, des symptômes précis de cette dernière maladie". Je laisse cela à l'état d'ébauche.

Dans ce même texte Freud oppose ces *préliminaires au traitement analytique*, il les oppose aux *entretiens* qu'il met eux, sur le plan des consultations : "Les entretiens, même fréquents et prolongés, les interrogatoires au cours des consultations

ordinaires ne la remplacerait pas" - ne remplacerait pas l'épreuve de mise à l'épreuve -

Les entretiens préliminaires ne s'apparentent donc pas à des entrevues convenues et quelque peu insipides où deux partenaires évalueraient et chacun pour son propre compte la possibilité de faire route ensemble.

L'étymologie marque bien la différence que proposent l'un et l'autre de ces deux signifiants :

- Entretien du latin *inter* et *tenere*, tenir dans sa main, diriger, garder, captiver, maintenir et enfin conserver, peut prêter à toutes les confusions dans ce qu'il induit de connotations de dialogue entre soi jusqu'à devenir le titre de certains ouvrages écrits en forme de dialogue : les entretiens spirituels, les entretiens d'Érasme, voire de communication sur le même objet entre plusieurs spécialistes : les entretiens de Bichat.

Voilà qui augurerait mal pour un début de cure.

- Les préliminaires par contre ont une toute autre résonance. L'étymologie déjà - *limen* en latin, le seuil, qui connote l'autre lieu, le déplacement. "Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande"³.

Mais les préliminaires, c'est aussi un terme de diplomatie apparu en 1648 à propos du traité de Westphalie - les articles préliminaires dans un traité, dans un contrat, consistent en certaines conditions qu'on règle et dont on convient pour faciliter la conclusion -

Ainsi peut-on dire que pas toute modalité d'entrée en analyse ne convient à ce qu'il puisse y avoir conclusion de l'analyse. De fait, la seule modalité qui l'autorise est celle qui s'inaugure de l'acte analytique.

J'ai eu, il y a quelques mois, à reprendre l'analyse d'une personne qui venait de passer douze ans sur le divan d'un autre analyste. Au fur et à mesure des premiers rendez-vous très éprouvants tant ils étaient envahis par l'angoisse de ce sujet, ce qui s'entendait de manière assez stupéfiante, c'est que durant

³ Jacques Lacan, le 24 novembre 1976 à l'Université de Yale.

toutes ces années rien n'était venu qui aurait permis que la demande se formalise - rien n'était venu ancrer les symptômes et le roman familial s'était enkysté de façon d'autant plus impressionnante que si durant toutes ces années un travail avait bien été effectué il n'y avait pas eu, pour ce sujet, la possibilité d'y être affecté par quelques moments de vérité. Et pourtant, à son écoute on pouvait entendre que l'analyste précédent avait usé d'un savoir faire tout à fait correct - la règle avait été correctement énoncée - il s'entendait que l'analyste n'avait pas été sourd, certaines interventions rapportées venaient en témoigner, mais ces interventions tout à fait justes n'avaient pu faire mouche - c'est qu'il y avait manqué la manifestation de l'analyste. Ce qui se traduisait de manière tout à fait explicite par un "j'ai fait *mon* analyse chez Mme y" - chez et non pas avec et encore moins "mon analyste a été Mme y" -

C'est ce qui m'a amenée à réenoncer la règle par ailleurs parfaitement connue mais assortie d'un "votre tâche est d'appliquer la règle de l'association libre, le reste relève de la responsabilité de l'analyste, c'est à l'analyste d'en répondre".

Moyennant quoi s'est effectivement trouvée allégée la chape d'angoisse du fait d'une mise en acte de la résistance sous forme de construction d'un symptôme qui se disait : "je ne sais pas associer, je ne peux pas lâcher prise" sous forme d'aveu d'impuissance.

L'acte analytique est la seule modalité qui autorise l'entrée en analyse ai-je dit plus haut en écho à ce que disait Jacques Lacan ⁴ : "L'acte institue le cadre, autorise la marche" qui s'entend en écho à "l'analyste ne s'autorise que de lui même" énoncé six mois plus tôt dans la proposition de 1967.

L'analyste ne s'autorise que de lui même parce que ce qui donne support à la fonction de l'objet a, c'est lui même et ce lui même c'est le trait laissé par son désir de passer à l'analyste.

Il semble que l'on peut dire que dans l'exemple clinique amené plus haut l'analyste ait renoncé à aller au champ de l'inconscient pour reprendre l'expression de Jacques Lacan, le

⁴ Jacques Lacan, Séminaire *L'acte analytique*, inédit, séance du 13 mars 1968.

laissant à la charge de l'analysant et qu'il ait cédé à la tentation de devenir un clinicien qui est la plus grande tentation du psychanalyste - "car un clinicien, ça se sépare de ce que ça voit pour deviner les points clef et se mettre à pianoter dans l'affaire. Ce n'est pas pour diminuer la portée de ce savoir faire. On n'y perd rien à une seule condition c'est de savoir que vous - ce qu'il y a de plus vrai en vous fait partie de ce clavier et que de ce fait il manque toujours quelque chose à ce clavier et que c'est à ça que l'on a à faire. C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qu'il vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir" ⁵.

Dans cet exemple clinique amené plus haut, rien n'avait pu se nouer entre l'inertie de la plainte et du symptôme et le transfert (comme résistance). Il semble que la manifestation de l'analyste dans la reprise de cure a permis, par delà le rapport interpersonnel (le *chez Mme y* en étant une expression) de signifier la place que l'analyste a à occuper, en tant que place homologue à celle du sujet de l'inconscient.

Ainsi, la position de l'analyste dans le transfert peut advenir comme position tierce par rapport aux deux partenaires de la situation... "Ce n'est que de la place de l'Autre que l'analyste peut recevoir l'investiture du transfert qui l'habilite à jouer son rôle légitime dans l'inconscient du sujet et à y prendre la parole en des interventions adéquates à une dialectique dont la particularité essentielle se définit par le privé" ⁶.

Dans ce cas clinique je fais l'hypothèse que si les interprétations par ailleurs justes de l'analyste étaient restées lettre morte c'est que, du fait de la frilosité de la position de l'analyste dans cette cure, rien n'avait pu advenir qui permette la restitution de la résistance à l'axe symbolique - faute de cela le symptôme n'avait pu se formaliser, se compléter - l'analyste n'avait pu compléter le symptôme de ce qu'il était resté comme

⁵ Jacques Lacan, Séminaire *D'un autre à l'Autre*, inédit, séance du 13 octobre 1968.

⁶ Ibid.

un partenaire doté d'un savoir sur ce qu'il y aurait au delà du langage, hors du texte de l'analysant.

Si aucune manifestation de la vérité n'avait pu affecter le cours du discours de ce sujet, c'est que l'acte analytique ayant fait défaut, l'analyste s'était figé en Autre du savoir, l'Autre n'avait pu fonctionner comme adresse de l'Autre de la vérité qui aurait amené l'analyste à être témoin, bon entendeur, scribe.

Mettre à l'aube de l'analyse l'acte analytique, et ce dès les dits entretiens préliminaires, c'est permettre que les questions techniques qui se posent dans le temps du préalable dans la cure se trouvent lestées du poids de cette dimension.

Ce souci semble avoir été celui de Freud lorsqu'il énonce dans "le début du traitement" ⁷ que cette période de court traitement préliminaire constitue déjà le début d'une analyse, *la seule différence étant que le psychanalyste laisse parler le patient sans commenter ses dires.*

Il s'entend aussi ce souci lorsque Lacan affirme que le cadre est institué et la marche autorisée par l'acte analytique.

Sans cela avec quel étalon-mesure l'analyste va pouvoir repérer la mobilité du symptôme ? Comment va-t-il pouvoir évaluer la jouissance et ce que le sujet va accepter de céder, comment donc va-t-il pouvoir évaluer le coût des séances ?

L'un des obstacles qui objecterait à la modalité qui convienne à ce qu'il y ait analyse serait d'apparenter les entretiens préliminaires à la technique, apprentissage d'une méthode de savoir-faire - une méthode cela s'applique et le sujet peut très bien s'en absenter - De ce fait, les entretiens préliminaires se trouveraient réglés par le plus ou moins heureux savoir faire du thérapeute, puisqu'ici nous serions dans cette dimension. Sans celle de l'acte analytique, tout ce qu'il est possible d'investiguer dans ce temps préalable est frappé de contresens.

Sur quel désir va se constituer le savoir qui va permettre d'évaluer l'indication d'analyse ? Comment repérer la possibilité d'analyse avant même qu'il y ait eu de l'analyste ?

⁷ Sigmund Freud, *La technique psychanalytique*, PUF.

Sans cette dimension d'acte, comment le symptôme pourrait-il être lu autrement que comme un signe ? En un mot comment ne pas verser sur la pente de la psychothérapie que Lacan définissait "d'être un tripotage réussi (...) au lieu que la psychanalyse c'est une opération dans son essence vouée au ratage et c'est ça qui est sa réussite" ⁸.

C'est à l'analyste qu'il appartient d'aller au champ de l'inconscient et en y allant à tout moment, il lui faut sortir de cette alternative : ou la dérive de la jouissance ou le refoulement.

Pour ne pas sombrer corps et âme, ce qui pourrait régler la conduite des entretiens préliminaires ce serait la reprise de l'impératif freudien tel que le formule Lacan : "Là où c'était le plus de jouir de l'autre, le jouir de l'autre, c'est là où c'était que moi en tant que je profère l'acte analytique je dois venir".

⁸ Ibid.

Ce travail sur l'argent devait être exposé à Paris le 1^{er} février dans le cadre de l'après midi clinique ayant pour thème les entretiens préliminaires. Il n'a pu se dire que dans l'après-coup de diverses questions personnelles.

Je savais que ça allait coûter "beau-coût", il n'est pas toujours facile de repérer ce qu'il en est d'une instance surmoïque ou d'un ébréchage de la jouissance. "Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris, ce savoir, et même mis à prix, c'est-à-dire que c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange, mais comme d'usage. Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, beau-coût, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? Moins de l'acquérir que d'en jouir" ².

Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, "beau-coût" et l'évaluation du prix de l'acquisition de ce savoir ne tombe certes pas juste à tous les coups. L'analyste dispose des entretiens préliminaires pour tenter de repérer ce que représente l'argent dans l'économie de jouissance d'un sujet et comment il va s'agir de la mettre à prix. C'est difficile, car dans ce temps-là les éléments sur lesquels s'appuyer sont peu nombreux en général, si bien que rien ne l'assure d'avoir visé juste.

Comment la question que je viens de poser aurait-elle la possibilité d'être mise au travail avec la proposition d'un certain "groupe Bastille", intitulée *Appel aux psychanalystes*, et qui semble avoir été largement diffusée. Les textes qui circulent dans la communauté analytique sont le reflet de ce qu'elle est en train de devenir pour certains, et comme ce texte-là concerne l'argent, il m'était difficile de ne pas l'évoquer. Pour ceux qui ne l'auraient pas reçu, il s'agit d'un appel à une caisse constituée par les dons de certains analystes, sous le fallacieux prétexte de permettre à

¹ Texte présenté à Aix le 15 mars 1997.

² Jacques Lacan, Séminaire *Encore*, Livre XX, éd. du Seuil, p. 89.

des gens impécunieux de faire une analyse. Si l'on y regarde d'un peu plus près, l'on s'aperçoit que cette proposition se retourne en *permettre à des analystes d'être payés* (deux cents francs, deux fois par semaine, pendant deux ans). Le prétexte : ne pas faire une analyse gratuite se renverse une fois de plus en : payer sans que ça coûte rien. J'ajoute que la demande d'aide est adressée à ce groupe Bastille non pas par le patient mais par l'analyste. Comme si l'histoire de l'homme aux loups n'avait absolument pas fait enseignement... Je crois que j'en ai dit assez, mais dans de telles conditions, quid de la jouissance tarifée une fois pour toutes ? - deux séances par semaine à deux cents francs, pendant deux ans - De toute façon, la question de l'argent dans la cure est évacuée d'emblée.

Retournons plutôt à Freud. "Au début d'une cure analytique, on se trouve en face de deux questions importantes : celle du temps, et celle de l'argent" ³. De la question du temps, les analystes parlent beaucoup, de celle de l'argent quasiment pas, ça n'est sûrement pas pour rien. Qu'est-ce qui résiste à ce point ? Au début du traitement Freud invite les analystes à parler du paiement des séances avec la même absence d'hypocrisie que celle avec laquelle ils attendent que leurs patients parlent de sexualité.

Cet article a été publié en 1913, après ses "Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, (l'Homme aux rats)" parues en 1909. Freud indique à son patient le montant de ses honoraires, ce sont ses termes, et celui-ci va lui révéler dans l'après-coup qu'il avait compté "tant de florins, tant de rats". Ses associations vont amener Freud à poser l'équivalence rat-pénis par le truchement du mot infection que propagent les rats. Cette infection, propagée par les rats, conduit le patient à l'infection syphilitique dont souffre le père. Et Freud écrit : "Le porteur de l'infection étant le pénis lui-même, le rat devient l'organe génital" ⁴. La chaîne associative partant de *florin* (argent) passe par

³ Sigmund Freud, "La technique psychanalytique", in *Résultats, idées, problèmes*, Paris PUF, p. 84.

⁴ Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris PUF, 1954, p. 238-239.

rat, *pénis*, pour se reboucler peut-être ensuite sur *rat*, ce qui se redouble de l'association-écran - terme de Freud - se marier qui en allemand se dit *heiraten*, où se fait entendre à nouveau le signifiant *rat*. Se marier a aussi bien sûr une signification sexuelle.

Dans la correspondance avec Fliess, Freud regrette amèrement que le fait d'écrire oblige à lire tellement de choses parfois inintéressantes. Avaler pour restituer, voilà qui n'est pas sans rapport avec l'argent. Tout au long de cette correspondance, entremêlée du récit de ses symptômes et de sa déprime, Freud va parler d'argent, souvent d'une façon comique. De toute façon, il établit sans cesse la correspondance entre ses finances et son humeur : "Mon état d'esprit dépend aussi beaucoup de mes gains... Tu verras que mon style s'améliorera et que mes idées deviendront plus justes quand cette ville me fournira de quoi vivre largement" ⁵. Parfois il est optimiste : "Je forme le dessein de devenir riche pour refaire ce voyage, et rêve à un congrès en terre italienne" ⁶. Parfois il est pessimiste : "... ce qui est moins réjouissant cette année, c'est l'état de mes affaires dont mon humeur dépend toujours" ⁷. Non seulement son humeur, mais aussi, à le lire, celle de ses patients : "Dans l'ensemble, mes patients vont bien, je traverse en ce moment une période florissante, 70 à 80 florins par jours, environ 500 florins par semaine" ⁸.

Si Freud n'a jamais réussi à faire fortune, cela n'a pas été le cas pour Lacan, et il est amusant de constater que la phrase freudienne par lui traduite pour P. Martin a fait enseignement.

Je dis phrase freudienne, parce que si Freud la rapporte, elle n'est pourtant pas de lui. ⁹ Je parle du célèbre énoncé : "Dans les affaires d'argent, je suis intraitable". Je cherchais tout autre chose dans l'interprétation des rêves lorsque je suis tombée sur le récit du rêve d'une patiente de Freud : "Une jeune fille, qui pour

⁵ Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 142.

⁶ *Ibid.*, p. 160.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 276-277.

⁹ Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926, p. 142.

continuer à suivre mon traitement, a dû lutter contre la volonté des siens et contre les conseils de tous ceux que sa famille avait appelés à la rescousse parce qu'ils avaient de l'autorité sur elle, rêve : *on lui défend, à la maison, de venir encore chez moi ; elle en appelle alors à la promesse que je lui ai faite de la soigner gratuitement au besoin, et je lui réponds : "je ne saurais avoir de ménagement dans une question d'argent." (...)* d'où viennent les mots qu'elle met dans ma bouche ? Naturellement, je ne lui ai jamais rien dit de pareil..."¹⁰

Lacan traduit Freud à l'intention de P. Martin et remplace *ménagements* par *intraitable*, ce qui a un tout autre tranchant. La phrase qui a fait enseignement n'est pas à proprement parler de Freud, mais d'une de ses patientes, sûrement d'inconscient à inconscient, pour avoir saisi avec autant de pertinence comment son analyste traitait la question de l'argent. La communauté analytique s'appuie sur le dire d'une patiente comme s'il était celui de son analyste. Une partie est restée, l'autre pas, comme pour cet autre énoncé : *l'analyste ne s'autorise que de lui-même*, où le : *et de quelques autres* passe souvent à la trappe.

Dire que la psychanalyse n'est pas transmissible, c'est aussi dire que les analystes ne peuvent tout au plus rendre compte de leur pratique qu'au coup par coup.

Le bout de cure dont je vais dire quelques mots concerne le temps du côté de l'analysant et l'argent du côté de l'analyste.

La mort de son chien avait plongé la patiente en question dans un désespoir tel qu'elle décide de venir voir un analyste. Je ne dis pas qu'elle décide de faire une analyse. Il apparaît très rapidement que le deuil du père, emmené sous ses yeux par les Allemands alors qu'elle était une petite fille, n'avait jamais été fait. Chez elle on n'en parlait pas, et finalement elle se demandait si elle en avait été particulièrement affectée. Elle entendait tout de même que la mort de ce chien lui causait un chagrin peut-être hors de proportion avec le perte d'un animal. Débuts prometteurs où viennent se déployer dans un discours toute la série des deuils par elle subis, et que la mort de son chien est venue ré-activer. Mais au bout de quelques mois elle se met à

¹⁰ *Ibid.*, p. 143-144.

considérer qu'elle viendra à ses séances quand la mise en place de ses activités rendra la chose possible. Lors d'un appel téléphonique elle dira que pour elle ses heures de séance étaient floues. De toute évidence elle n'est plus prête à s'engager dans l'analyse, elle veut jouir de son temps sans contrainte horaire. Quand j'ai commencé à penser à un suspens je me trouvais dans une situation financière difficile, et tout comme Freud mon humeur dépend aussi de mes finances.

Passé le temps pour comprendre qu'il fallait pratiquer une coupure, et le lui faire entendre, j'ai donc posé un suspens en lui disant que le jour où elle serait décidée à s'engager dans son analyse et à en accepter les contraintes, ma porte lui restait ouverte. Ça lui coûtait beaucoup de tenir ses engagements, mais ça n'est qu'à ce prix qu'elle aurait pu se déplacer. Il y avait là une exigence éthique incontournable, je n'ai même pas eu à me forcer, je n'ai pu faire autrement... Elle est revenue au moment où je décidais de faire paraître ce texte.

Announce...

Espace "Clinique d'aujourd'hui et formes actuelles du malaise dans la civilisation"

Si nous savons, depuis Freud, que le malaise est inhérent à la civilisation, chaque époque le présente de la façon qui lui est propre.

Ses formes actuelles prennent des allures idéologiques (retour du nazisme, négationisme, racisme...) et se traduisent aussi en faits de société (lois sur l'immigration, capitalisme sauvage et son cortège de chômage, d'exclusion...)

Que ces préoccupations aient envahi les discours, notamment politiques, ne les rend pas moins opérantes pour le sujet, qu'il les constate ou les subisse.

Dans le même temps une part croissante des demandes adressées aux analystes témoigne de formes particulières de souffrance et d'impasses subjectives qui nous imposent de réinterroger la fonction paternelle en tant que, dans le moment de notre histoire, certaines de ses dimensions sont marquées par ce que Lacan désigne comme une "dégénérescence catastrophique". (*Les non-dupes errent*)

Qu'il en soit ainsi aujourd'hui n'est pas le fait du hasard ou d'une démocratie hésitante mais résulte d'une logique repérée par Lacan, logique déterminée en particulier par l'importance prise par la science dans notre culture.

C'est pour tenter d'approcher cette logique que l'espace *Clinique d'aujourd'hui et formes actuelles du malaise dans la civilisation* a été ouvert dans l'École.

Celui-ci n'est pas repéré géographiquement ; il a été convenu que, deux fois par an, ceux qui le souhaitent puissent présenter leur travail élaboré dans cet Espace .

La prochaine rencontre aura lieu :

le 4 octobre 1997 de 15 à 18 h. et le 5 de 10 à 13 h.
à l'hôtel Atria, Esplanade Charles de Gaulle, Nîmes